

sinent les frontières américaines, se sont dépeuplées avec une rapidité vraiment déplorable.

On me dira, peut-être, que certaines parties du Bas-Canada sont bien cultivées : d'accord ; mais c'est à coup sûr l'exception. A part, en effet, quelques comtés du district de Montréal et trente à quarante fermes bien tenues dans le reste de la Province, que voit-on ? — De grandes étendues de terre où l'on s'acharne à mettre en pratique une collection de procédés routiniers que n'a presque jamais confirmés l'expérience.

On me fera remarquer encore, probablement, que nous avons des écoles d'agriculture subventionnées par le gouvernement, et qu'elles produisent du bien : accordé ; mais répondent-elles aux besoins du pays ? — Je ne le crois pas. Soit pour une cause, soit pour une autre, elles sont encore à prendre dans l'estime publique un degré quelque peu élevé.

Les expositions provinciales et les exhibitions de comtés ont été aussi d'un grand secours, je le sais ; les races d'animaux améliorées, les instruments aratoires perfectionnés, etc., commencent à se répandre en certains endroits, grâce, je veux bien le croire, à l'institution de nos concours agricoles ; mais, presque partout, nos procédés de culture sont restés ce qu'ils étaient il y a deux siècles, et le nombre des cultivateurs qui ont pu mettre à profit les améliorations récentes, est très-limité.

Depuis quelques années, canaux, routes, chemins de fer, se sont, il est vrai, développés avec une rapidité presque merveilleuse ; bientôt les grands marchés seront à deux pas des habitations les plus éloignées, et tout cultivateur pourra facilement y transporter les produits de sa ferme ; mais pour que le cultivateur puisse utiliser ces voies de transport, encore faut-il, je crois, qu'il ait quelque chose à vendre ! — C'est là le hic, ou, si l'on veut, le lièvre, sans lequel il n'y a point de civet, dit-on.

Nos journaux d'agriculture, en général bien rédi-